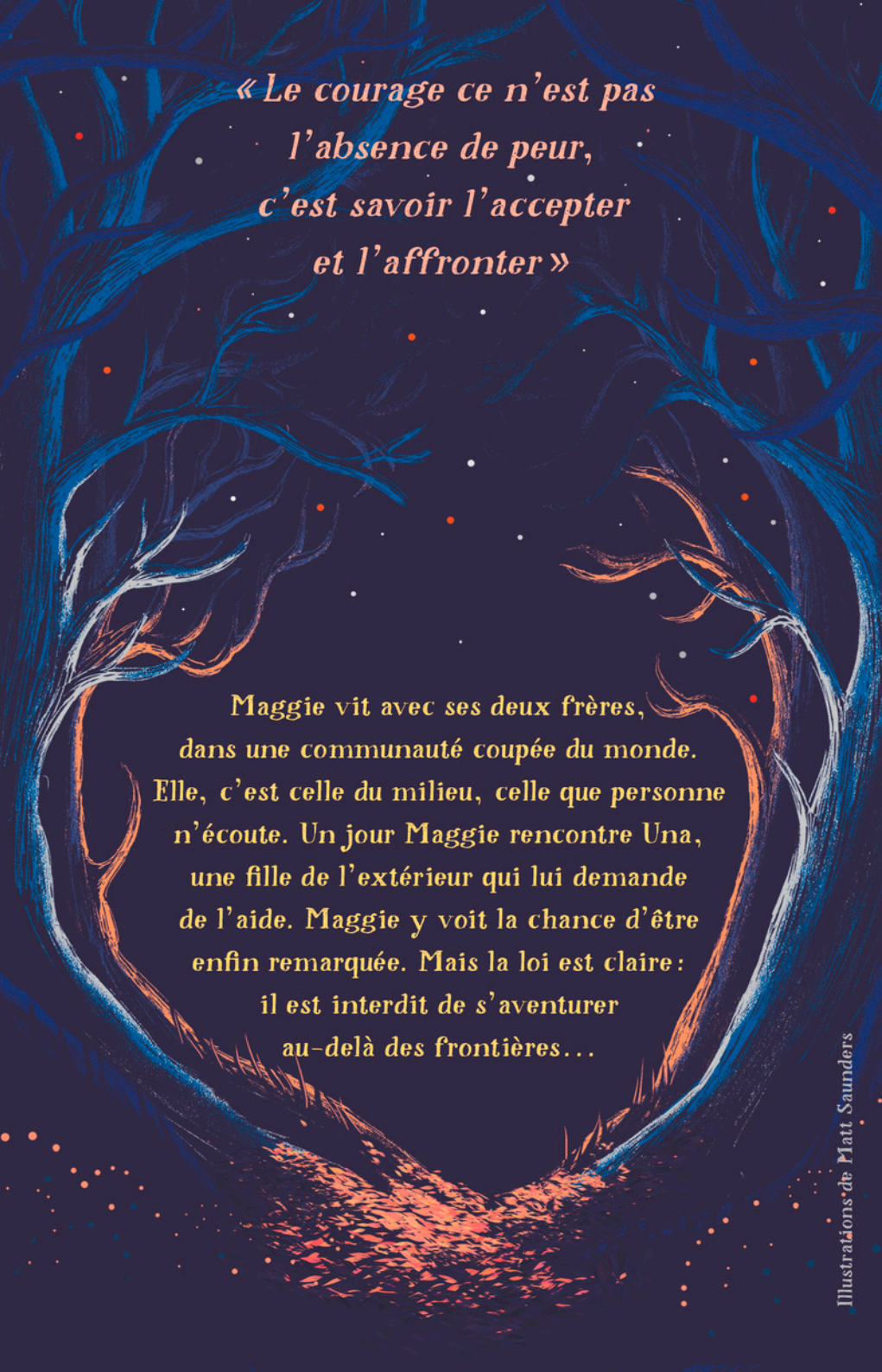


Kirsty Applebaum

CELLE
DU
MILIEU



Flammarion jeunesse



*« Le courage ce n'est pas
l'absence de peur,
c'est savoir l'accepter
et l'affronter »*

Maggie vit avec ses deux frères,
dans une communauté coupée du monde.
Elle, c'est celle du milieu, celle que personne
n'écoute. Un jour Maggie rencontre Una,
une fille de l'extérieur qui lui demande
de l'aide. Maggie y voit la chance d'être
enfin remarquée. Mais la loi est claire :
il est interdit de s'aventurer
au-delà des frontières...

CELLE
DU
MILIEU

CELLE
DU
MILIEU

A decorative flourish consisting of a central horizontal line with several loops and small leaves extending upwards and downwards from it.

Kirsty Applebaum

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Rose-Marie Vassallo

Flammarion jeunesse

Titre original : *The Middler*

Text © Kirsty Applebaum 2019

Cover artwork © Matt Saunders 2019

This translation of *The Middler* is published by
arrangement with Nosy Crow © Limited

© Flammarion, 2019

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-8316-3

Pour Jacqui C.

PROLOGUE



Chez nous, le premier-né, c'est Jed.

Le petit dernier, c'est Trig – né quatre ans après.

Et moi, Maggie, je suis entre les deux. Cadette, puînée, tout ce qu'on voudra. Enfant du milieu, la plus mauvaise place.

LUNDI
1^{ER} SEPTEMBRE



CHAPITRE 1



Je sors du tiroir mon journal de vacances. Il est tout beau, tout propre, sans une page de travers, enfin presque. À la fin, j'ai dessiné un papillon. Un vulcain, avec ses ailes noires à bandes rouges et un peu de blanc sur les pointes – comme ceux qu'on voit dans les champs.

Je resserre le cordon de laine jaune qui relie les pages et j'aplatis le nœud à deux mains. Je ne compte pas remporter le prix du plus beau journal, bien sûr ; c'est toujours un premier-né qui le décroche. Mais peut-être que je serai deuxième.

Mon œuvre sous le bras, je descends l'escalier.

« T'es prête, Mags ? » Trig est déjà à moitié dehors, il tient la porte ouverte pour moi. Son journal à lui est sur le paillason, noué avec de la ficelle à tomates. « On devrait déjà être partis, tu sais. Hein, Papa, qu'on devrait être partis ? »

— Oh, Maggie, soupire Papa, les yeux sur mes jambes nues. Il va falloir faire quelque chose pour

cet uniforme. Il a encore raccourci depuis le début des vacances. »

Il abaisse ma jupe en tirant sur l'ourlet un bon coup. Elle remonte comme un ressort.

« Jed ! Jed ! Je-e-ed ! s'époumone Trig à en devenir tout rouge.

— J'arrive ! » répond Jed à l'étage.

Maman sort de la cuisine, en bottes pour aller aux champs. « Ne l'attendez pas. S'il est en retard, tant pis pour lui. »

Trig ramasse son journal. « En route, Maggie ! »

Mais moi, je ne pars pas sans Jed, pas question.

Il finit par arriver, sa chemise mal rentrée dans son pantalon et une traînée de confiture au menton.

« T'as pris ton journal de vacances, au moins ? » lui demande Trig.

Jed se retourne et tapote sa poche arrière. « Ici. » Des pages écornées en dépassent, toutes sales.

Papa avance le bras pour ôter la trace de confiture, mais Jed l'esquive, et nous voilà tous trois dehors, dans la tiédeur de ce matin de septembre.

Il faudrait courir, mais avec Trig, rien à faire. Tout le long du chemin il va d'un pas de tortue, son précieux journal serré contre son cœur. Jed et moi devons l'attendre à chaque coin de rue.



*Bonjour, Mme Zimmerman,
Bonjour, M. Temple,
Bonjour, Miss Conteh,
Bonjour, M. Webster,
Bonjour TOUT LE MONDE.*

Le hall de l'école a son odeur de rentrée, huile de lin et poudre à récurer.

Trig se trémousse et plisse le nez. « Ça sent tout drôle, tu trouves pas, Maggie ? Tu trouves pas, Jed ? Ça sent tout drôle. »

Je lui souffle de se taire.

Lindi Chowdry est devant nous, assise par terre comme tout le monde, le dos bien droit et les jambes croisées, ses longs cheveux sur ses épaules. Un volant plissé tout neuf allonge sa jupe. Jed se faufile à l'avant, en douce, pour pouvoir s'asseoir à côté d'elle.

Mme Zimmerman joint les mains sur son estomac et annonce bien haut : « M. Webster a gentiment consacré une partie de son été à poncer et huiler le parquet de notre hall. Quelle chance nous avons, n'est-ce pas ? »

Je caresse le bois, lisse sous ma paume. M. Webster a dû y passer un temps fou.

« On baisse tous la tête, s'il vous plaît, pour le chant du matin. »

*Gloire à nos vaillants premiers-nés,
Pleins de bravoure et loyauté !*

*Fiers et uniques, ils sont spéciaux,
Ils ont l'étoffe des héros.*

*Honte à qui retient son aîné,
Honte à lui et à sa lignée,
Mais surtout, honte aux vagabonds,
Qui ont fui leurs obligations.*

*Que prenne fin la Guerre sans bruit,
Que règne enfin la paix ici !*

Mme Zimmerman relève la tête, l'incline de côté, sourit. « Bon retour à l'école de Fennis Wick, les enfants. J'espère que vous avez passé de bonnes vacances. »

Nous nous mordillons les ongles et contemplons les murs nus, tandis que la directrice débobine tout ce qu'une directrice est censée dire un jour de rentrée.

« En plus de poncer nos parquets, M. Webster a également creusé pour nous de nouvelles toilettes. Veuillez utiliser celles-ci et laisser les anciennes se changer en compost. Il a mis en place un fléchage parfaitement clair. »

Nous applaudissons M. Webster.

« Miss Conteh est de retour parmi nous après avoir eu son bébé – un petit garçon, Michael. Un premier-né. Nous espérons que son papa pourra nous

l'amener un de ces jours à la cantine, à l'heure du déjeuner. »

Nous applaudissons Miss Conteh.

« Deux de nos élèves, Sally Owens et Deb Merino, tous deux premiers-nés, ont eu quatorze ans au cours de l'été et sont donc partis pour le camp. »

Nous applaudissons Sally Owens.

Nous applaudissons Deb Merino.

« Et deux autres de nos premiers-nés partent pour le camp ce samedi : Jed Cruise et Lindi Chowdry. »

Applaudissements. Jed donne un petit coup d'épaule à Lindi.

J'ai les paumes qui piquent à force d'applaudir.

« Et, juste avant de regagner nos classes, nous avons aujourd'hui une visiteuse exceptionnelle, qui doit nous faire une annonce importante. » Mme Zimmerman tend un bras vers la porte d'entrée du hall.

Rien ne vient.

« Euh... nous avons ici une visiteuse exceptionnelle, qui doit nous faire une annonce importante », insiste Mme Zimmermann d'une voix plus forte.

Toujours personne.

M. Temple s'éclaircit la gorge et, du menton, désigne la fenêtre.

Là, dehors, il y a Mme Anderson, la maire. Assise sur le muret de la cour de récré des petits, les pieds calés sur un kart, elle tient à deux mains un énorme sandwich. Au fromage, je dirais. Elle finit

de mastiquer sa bouchée, l'avale et nous adresse un petit signe de la main.

Certains d'entre nous lui répondent.

Mme Zimmerman respire un grand coup. « M. Temple, s'il vous plaît, pourriez-vous aller dire à Mme la Maire que nous l'attendons ? »



« Bon ! commence Mme Anderson, plantée au milieu du parquet bien astiqué, ses cheveux gris tirés en queue-de-cheval hérissée. Je ne vais pas tourner autour du pot et vous poser les habituelles questions bébêtes sur ce que vous avez fait cet été. Je laisse ça à vos professeurs, n'est-ce pas ? » Elle nous adresse un clin d'œil et reçoit quelques petits rires en réponse.

Mme Zimmerman ferme les yeux.

« Ce que je vais vous dire, en revanche, poursuit la maire, c'est qu'on nous a signalé la présence de vagabonds non loin d'ici, à sept ou huit kilomètres de la limite sud de notre commune. »

Des vagabonds ?

Les rires cessent net.

Mme Zimmerman rouvre les yeux.

Un petit frisson me descend dans le cou.

« Oui, assure la maire. Hier, je suis allée dans la métropole. Pour une réunion avec des collègues. Cela faisait un certain temps que nous n'avions plus vu

de vagabonds dans la région, mais apparemment il en revient, et de plus en plus. » Lentement, elle parcourt des yeux notre assemblée, s'efforçant de capter les regards.

« Bien, reprend-elle. Et pourquoi ne voulons-nous pas de vagabonds dans les parages ? L'un de vous peut-il me le dire ? »

Trig lance bien haut son bras en l'air. Pour le hisser plus haut encore, il le soulève en s'aidant de l'autre bras. La maire ne peut pas manquer de le voir.

« À toi, alors. Dis-le nous, Trig Cruise.

— Parce qu'ils sont... euh... » Trig interroge le plafond, comme lorsqu'on a du mal à se rappeler quelque chose. « Ils sont sales... Dangereux... Et... et sournois comme des serpents.

« Sales. Dangereux. Sournois comme des serpents. » Mme Anderson répète pour l'assemblée, en les énumérant sur ses doigts, les mots que Trig vient d'énoncer de sa petite voix. « Et dire qu'ils sont censés être de notre côté dans cette guerre ! »

Elle ménage un petit silence et reprend en se balançant d'avant en arrière, les pieds soudés au sol : « Notre pays est l'un des seuls – peut-être le seul – à avoir tenu l'ennemi à distance. Et cela, grâce à quoi, selon vous ? »

Trig lance son bras en l'air une fois de plus.

« Oui, notre géographie y a sa part, c'est sûr, enchaîne Mme Anderson avec un hochement de

tête pour Trig, comme s'il avait répondu. Et la merveilleuse capacité de nos terres à l'autosuffisance. Mais la *vraie* raison de notre survie se trouve en *nous*. » Nouveau hochement de tête. « Nous sommes une population adaptable. Stoïque. Vaillante. Nous savons travailler dur et nous sacrifier pour le bien commun. Nous avons une longue histoire de résistance en temps de guerre. C'est dans notre nature. Et les plus courageux d'entre nous, bien sûr, sont nos premiers-nés. »

Elle pose les yeux sur Jed et Lindi. Ils échangent un nouveau coup d'épaule.

« Au camp d'entraînement, nos premiers-nés rejoignent les troupes de la Guerre sans bruit. Ils se sacrifient stoïquement. Ils se sacrifient en héros. Ils se sacrifient afin que nous tous, ici, puissions vivre en sécurité. Ma fille unique, Caroline, est partie pour le camp voilà dix ans ce mois-ci. Je ne saurais vous dire combien je suis fière d'elle. »

Nous applaudissons Caroline.

D'une main levée, Mme Anderson réclame le silence et elle poursuit :

« Les vagabonds trouvent tout normal d'être protégés de l'ennemi par nos jeunes héros. Mais ce sont des égoïstes, qui gardent auprès d'eux leurs propres premiers-nés. » Elle abaisse la main. « Ils ne respectent pas le décret Solsbury, qui ordonne à TOUS les parents d'envoyer leurs aînés au camp.

En se cachant dans les bois, ils refusent à leurs familles une vie civilisée ; et ils refusent à leurs premiers-nés cet honneur que signifie se sacrifier pour son pays. Les vagabonds sont sales, dangereux, sournois comme des serpents. Menteurs. Et lâches. Voulons-nous des gens de leur espèce près de nous, ici, à Fennis Wick ?

— Non, répondons-nous en chœur.

— Mais il y a pire. » Mme Anderson se penche vers nous et baisse le ton. « Il y a bien pire. Vous êtes tous au courant des atrocités commises par les vagabonds, la dernière fois qu'ils sont venus rôder ici. Ma propre sœur a fait partie des victimes. »

Elle baisse la tête.

Au premier rang, l'un des petits se met à pleurer. Je vois les genoux de Trig trembler.

« Et donc, reprend la maire bien haut, nous regardant droit dans les yeux, que devons-nous faire pour nous protéger d'eux ? Quelle est la règle numéro Un ?

— On ne franchit jamais la Ligne ! répond Trig avec fierté.

— Exactement, Trig Cruise. On ne franchit jamais, jamais, la limite de la commune. Respectez cette frontière et vous serez à l'abri des vagabonds. N'oubliez pas. Sales ; dangereux ; sournois comme des serpents. »

Nous hochons la tête en cadence. « Oui, Mme la Maire. »

Elle sourit. D'un sourire qui abaisse les coins de sa bouche au lieu de les relever.

« Si nous chantions le chant du Cercle, pour finir ? M. Temple ? Voulez-vous bien nous accompagner sur le vieux piano ? Il est toujours en état, n'est-ce pas ? »

M. Temple soulève le couvercle de l'instrument. Il entrecroise ses doigts et retourne ses phalanges en arrière. Le craquement des jointures retentit dans tout le hall.

« Dernier petit rappel avant de chanter. » Mme Anderson ne sourit plus du tout. Elle passe la langue sur ses dents de devant. « Franchir la Ligne qui enclot notre localité, ce n'est pas seulement prendre un risque pour vous-même. C'est aussi mettre en danger la totalité de ses habitants. Vos amis, votre famille, vos voisins. Et quiconque met Fennis Wick en danger est passible d'une sanction qui peut être très, très lourde. C'est le seul moyen d'assurer la sécurité de tous, n'est-ce pas ? M. Temple, c'est à vous. »

Le petit qui pleurait redouble de sanglots.



De retour dans la salle de classe, Miss Conteh nous parle du temps d'avant la Guerre sans bruit. Elle nous raconte à quoi ressemblaient les vacances d'été, en ce temps-là. Les gens voyageaient, ils allaient même dans d'autres pays avec des avions. Je gribouille une

sorte d'avion dans le coin de mon ardoise. Puis je me dépêche de l'effacer d'un doigt mouillé.

Parfois, je me demande si les professeurs n'inventent pas.

Après la récré, Miss Conteh nous demande nos journaux de vacances. Elle parcourt les allées pour les ramasser et en fait une pile sur son avant-bras.

« Je les lirai cet après-midi. Et demain j'annoncerai les gagnants. »

Je lui tends le mien, en prenant soin de ne pas déformer le nœud.

« Merci, Maddie. »

Maddie ?

Lindi rit. « Elle s'appelle Maggie, Miss Conteh, pas Maddie.

— Oh, bien sûr. Pardon, Maggie. Mais tu sais, le bébé m'a fait lever quatre fois cette nuit. »

Elle place mon journal sur la pile, puis en pose six par-dessus. Le nœud va être tout écrasé.

CHAPITRE 2



Sitôt rentrés de l'école, mes frères et moi enlevons nos uniformes et filons droit vers le cimetière, ou plutôt vers la haie d'aubépines, tout au fond, qui marque la limite absolue du bourg. En route pour la chasse aux vagabonds !

L'idée est de Jed.

Perché dans le plus haut des arbres, il appelle à pleine voix : « Ohé ! Y a quelqu'un, par là ? »

Le soleil à travers les feuilles lui fait des taches sur les jambes. On dirait un camouflage. Les rameaux frémissent dans l'air chaud.

Nez en l'air, Trig et moi clignons des yeux vers lui, imités par Lindi qui nous a rejoints.

« C'est fou la vue qu'on a, d'ici ! » clame-t-il en montrant le sud, par-dessus les aubépines étoilées de baies rouges. La montre de Grand-Père Cruise étincelle à son poignet. « On voit à des kilomètres à la ronde. »

Si loin ? Mon cœur tambourine sous mon tee-shirt.

« Tu vois des vagabonds ? demande Trig, les mains en visière sur les yeux.

— Bien sûr que non, pas encore ! répond Jed. Un peu de patience. Ça prend du temps à repérer. »

Il est vraiment haut. Rien qu'à le regarder, j'ai l'estomac retourné.

« Tu crois que la maire nous donnera une récompense ? » Je mets une main en visière, moi aussi. « Je veux dire, si on en découvre un ? Tu crois qu'elle lira nos noms à l'assemblée ? »

Jed glousse. « Toi, Mags, en découvrir un ? Une pauvre cadette de trois fois rien ? En plus, tu es bien trop froussarde pour grimper comme moi.

— Pas faux, renchérit Lindi. Tu es peureuse comme un lièvre. » Elle nous écarte de son chemin, Trig et moi. « Attends, Jed, j'arrive ! »

Jed est aux anges. Lindi à côté de lui dans les branches ? Autant dire le paradis.

Elle enjambe les deux tombes au pied de l'arbre, avec deux noms gravés dans la pierre : William Whittington et Georgina Millicent Cruise. Georgina Millicent Cruise est notre arrière, arrière, arrière, arrière-grand-mère.

Bizarre comme le cimetière sent bon l'herbe fraîche, la terre humide et les arbres pleins de sève, alors qu'en réalité on y est entouré de morts.

Lindi empoigne une prise sur le tronc et trouve où caler un pied. Elle se hisse sur ce marchepied

et se trouve une nouvelle prise, une nouvelle cale, se hisse à nouveau, hop et hop. Et elle n'est pas en short, comme moi ! Elle a une stupide jupe blanche, qui laisserait voir sa culotte rien qu'en enjambant un échelier.

La voilà presque à hauteur de Jed. Elle me donne le tournis.

Ils n'ont pas tort : tout me fait peur. Grimper. Les vagabonds. Tout. Mais au moins, des vagabonds, de toute manière, pas de danger qu'on en voie.

Jed tend une main à Lindi. Elle s'y accroche, s'écarte du tronc, libère son autre main.

Son pied dérape sur l'écorce sèche.

Leurs mains se détachent l'une de l'autre.

Sa robe idiote se retourne comme un parapluie.

Elle tombe, tombe et rebondit, tête la première, sur la pierre tombale de William Whittington. Elle roule au sol, le visage en sang, et reste allongée là, immobile comme un sac de sable.

Et moi j'entends dans mes oreilles sonner et sonner encore le bruit de sa tête heurtant la pierre. Un bruit de brique qui casse. *Crunck*.

Sa culotte blanche est mouchetée de fleurettes bleues. Des myosotis. Je rabats sa jupe. Les garçons n'ont pas à voir ça.



Aucun de nous n'a poussé un cri. Ni émis un son. Jed prononce quelque chose qui ne se répète pas, mais il le dit tout bas, très doucement, comme si sa voix s'était fracassée dans le choc. Puis il rejoint le sol, moitié sautant, moitié dégringolant. Il tente de redresser Lindi en la tirant par les épaules, mais il n'arrive même pas à la soulever. Il s'est mis du sang plein les mains. Il écarte une mèche de ses yeux, et le voilà avec une belle traînée rouge sur le front.

Il appelle de sa voix écrasée. « Lindi ? Lindi. Lindi. Lindi. »

Je lui dis : « Elle est morte.

— Non. Sûrement pas. Il faut faire quelque chose. »

Mais nous restons plantés, les trois Cruise, les yeux rivés sur Lindi Chowdry avec sa robe blanche, son visage plein de sang, ses longs cheveux bruns épars dans l'herbe.

« Bon, d'abord, il faut vérifier si elle respire. » Ça, c'est Trig – Trig qui ne sait ni courir, ni sauter, ni même faire un nœud plat. « Et si elle respire pas, il faut lui faire le bouche à bouche. Premiers secours. On a fait ça à l'école, vous vous rappelez ? Il y a un bout de temps. »

Il avale sa salive et complète en nous regardant : « Et il faut courir chercher de l'aide. »

Jed s'agenouille près de Lindi. « Je reste près d'elle. Cours, Maggie. »

Moi ?

« Vite, bon sang ! Cours ! »

Je m'élançe.



Je cours à travers le cimetièrre, je cours et vole par-dessus les vieilles tombes, les tombes Parker, les tombes Stanbury. Les herbes me fouettent les chevilles. Je cours tout le long du grand champ Anderson. De minuscules moucherons noirs se jettent dans mes yeux mais tant pis, pas le temps de les enlever, je cligne des paupières et continue de courir. Au bas du champ, je saute par-dessus les crêtes de boue durcie des sillons, sans trébucher une seule fois. Toujours courant, je contourne l'ancien parc de caravanes au sud du bourg, et je crie à tue-tête : « Au secours ! S'il vous plaît ! Vite ! Dr Sunita ! »

L'air chaud et cotonneux me rentre dans la gorge, mais je crie et crie, appelant aussi la mère de Lindi : « Mme Chowdry ! Mme Chowdry ! »

À l'approche du bourg, je coupe court à travers les potagers, entre les pieds de courgettes, de rhubarbe, de tomates.

« Mais qu'est-ce qu'il y a donc, ma fille ? »

Je sursaute et m'arrête net, au risque de perdre l'équilibre.

C'est la vieille Elsie Weather, agenouillée dans son carré de fraises. Bien ma veine.

« Qu'est-ce qu'y a donc qui ne va pas ? Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Elle se redresse comme elle peut, s'aidant de sa canne. À chacun de ses genoux est ficelée une vieille éponge.

« C'est Lindi, Lindi Chowdry... Il faut que j'aille chercher du secours.

— Attends, fille Cruise. Peut-être que la vieille Elsie peut faire quelque chose. » Elle époussette la terre collée à ses éponges.

« Non, il faut que j'aille vite. Lindi s'est cogné la tête. Elle est tombée d'un arbre. Elle ne bouge plus. » Je débite mes phrases en vrac, les yeux sur les premières maisons du bourg, un peu plus loin.

D'une main tremblante, Elsie Weather fait passer sa canne dans son autre main, elle fouille dans sa poche et en tire un mouchoir. Elle tousse dedans, à croire qu'elle va cracher ses entrailles. Mes jambes frémissent, prêtes à reprendre leur course.

« Lindi Chowdry. » Elle replie son mouchoir. Elle a les ongles épais et jaunes. « Une aînée, pas vrai ? »

Par-dessus son épaule, le soleil m'aveugle. « Oui, Mme Weather, mais... faut que je me dépêche ! Faut vraiment que j'y aille.

— Minute, ma fille. » Elle m'agrippe la main. « Dis voir, elle a quel âge, ta Lindi ? » L'os de son pouce

me troue la paume. J'essaie de me libérer. « Dans combien de temps elle part pour le camp ?

— Mme Weather, il faut que j'y aille ! »

Elle me retient. Me souffle son haleine sur le visage. Je toussote.

« Hein, quel âge elle a ? Dans combien de temps elle s'en va ? »

Lindi a fêté ses quatorze ans avant-hier. Tout le monde est venu à cette soirée, même Elsie. Elle ne peut pas l'avoir oublié, quand même ?

« Elle a quatorze ans. Elle s'en va samedi. » Je dégage ma main d'un coup sec, son ongle cornu me griffe la peau. « Je suis désolée, Mme Weather, mais il faut vraiment que j'y aille. »

Dans mon dos, je l'entends prédire : « Va y avoir de l'orage bientôt ! »

Je reprends ma course à toutes jambes. Loin d'Elsie et des caravanes, droit vers le bourg.

Là-bas, je vois les frères Parker sortir ensemble de la rue aux Grenouilles : Robbie, Neel, Grif et Lyle, même barbe drue tous les quatre, et tous les quatre manches retroussées. Je hurle de toutes mes forces : « Au secours, vite ! À l'aide ! »

CHAPITRE 3



Robbie Parker s'agenouille et penche une oreille tout près de la bouche de Lindi. Comme si elle chuchotait un secret qu'il cherchait à entendre.

« Elle respire, assure Jed. Trig a vérifié. Et il l'a fait rouler sur le côté.

— Pour pas qu'elle s'étouffe », explique Trig.

Je m'accroupis à distance. La robe de Lindi a des taches vertes de mousse ou d'herbe, et des taches rouges de son sang. Elles ne vont pas être faciles à enlever.

« Tu as bien fait », déclare Robbie, mais est-ce pour Trig ? Pour Jed ? Pour moi ?

Il ne quitte pas Lindi des yeux. Il glisse un bras sous son épaule, à travers ses cheveux. Son frère Neel glisse les mains sous la tête de Lindi. Puis Robbie passe son autre bras sous ses genoux, il la fait basculer vers lui et se redresse. Lindi pendouille dans ses bras comme une peau de bête.

Et ils l'emportent, à eux deux, à travers le cimetière – à pas lents et réguliers, un peu comme on transporte un bol de lait rempli à ras-bord.

« Et qu'est-ce que vous faisiez là, vous autres, hein ? nous demande Lyle Parker. Pas de bêtises, j'espère ? »

De sa poche de chemise, il tire des lunettes qu'il se met sur le nez. Je n'en crois pas mes yeux : les verres sont presque noirs. Comment peut-il y voir ?

« Ha ! ricane Grif. Tu tiens à montrer le beau cadeau que tu as reçu de la maire, Lyle ? Histoire d'impressionner une poignée d'écoliers ? Toujours le même, hein ?

— Toi, boucle-la » Lyle se tourne vers Jed. « T'es un premier-né, toi, pas vrai ?

— Ouais, répond Jed.

— Allez, en route, vous trois. Venez avec nous. »
Et nous emboîtons le pas de Neel et Robbie.

En pleine traversée du cimetière, Grif et Lyle entonnent un chant.

*Dans les boutons d'or des grands prés du nord,
J'ai rejoint ma mie, la si douce Evie,
Teint de porcelaine et boucles d'ébène,
À l'ombre enchantée du vieux saule cendré.*

Le vieux saule cendré. Ce chant, nous l'avons entendu au moins trente mille fois. Mais, chanté par les Parker, il devient entièrement nouveau. Comme si, au lieu d'être une complainte, c'était la réalité.

Au fond, peut-être que ce ne sont pas les Parker qui chantent. Peut-être que ce sont les aïeux enterrés là – William Whittington, Georgina Millicent Cruise et les autres morts, les Anderson, les Stanbury, les Parker, tous ceux qui dorment dans la terre du cimetière de Fennis Wick. Et le chant devient comme du velours, doux et fort et sombre à la fois.

*Tout en fredonnant, elle part pour le camp,
À l'ombre enchantée du vieux saule cendré.*

Trig et moi fermons la marche, chantant tout bas.



Les frères Parker emportent Lindi à l'intérieur du bourg. Ils disparaissent entre les maisons de la rue aux Grenouilles, en direction de celle du Dr Sunita. Jed les suit, mais Trig et moi faisons halte, sans trop savoir pourquoi, à l'entrée de la petite rue.

J'inspecte les alentours, en quête de grenouilles, mais je n'en vois pas une seule. Une grosse chenille noire et dodue se tortille au pied d'un mur. Je lui tends mon doigt, mais elle ne veut pas grimper. Elle se déroule, s'arc-boute et part dans la direction opposée. Sans se presser. C'est fou de se dire que, sous sa fourrure velue, il y a un projet d'ailes.

Je la pousse un peu. Elle tombe dans les orties.

Je jette un coup d'œil du côté des potagers. Elsie Weather est toujours là-bas, agenouillée sur ses éponges dans son carré de fraises.

On n'entend plus un bruit. Plus de vieux saule cendré. Je m'adosse contre le mur. Ça gratte. J'appuie la nuque contre la brique. Que se passerait-il si je cognais ma tête, très fort, contre la maçonnerie ?

Quel effet ça fait de perdre conscience, comme Lindi ?

Quel effet ça fait de mourir ?

Je ferme les yeux, bloque mon souffle. Est-ce que ça ferait cet effet-là ?

« Tu crois que Lindi va s'en tirer ? » dit Trig. Il fait les cent pas dans la rue, tout en mains trop grandes et pieds trop grands. « Tu crois que le Dr Sunita va la sauver ? Tu crois que Lyle y voit quelque chose à travers ses drôles de lunettes ? Il a rudement de la veine que la maire lui fasse des cadeaux comme ça. N'empêche, je dirais plutôt qu'il y voit rien du tout, je dirais – »

Il se tait net, la bouche en O.

« Oh non », souffle-t-il. « Oh non, non, non !

— Non quoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'ai laissé mon sweat là-bas. Le gris. Au cimetière. Sous l'arbre.

— Mais enfin, Trig. Il fait une chaleur pas possible. Qu'est-ce qui t'a pris d'emporter ce sweat ? On crève de chaud depuis des semaines.

— Pas réfléchi. » Il enfonce les mains dans ses poches et baisse le nez, le cou dans les épaules. « Bon, je vais le chercher. »

Le chat siamois de M. Wetheral passe comme un voleur, une grenouille morte dans la gueule. Je dis à Trig :

« Non, laisse. Rentre à la maison. J’y vais, moi, chercher ton sweat. Je cours plus vite que toi. »

Il ouvre grand ses bras et me serre fort. Un gros câlin à la Trig.



Le sweat est introuvable.

Je fais deux fois le tour de l’arbre. Deux fois le tour des tombes de William Whittington et de Georgina Millicent Cruise. Deux fois le tour complet de ce damné cimetière. Pas de sweat.

Peut-être que Trig s’est trompé. Peut-être qu’il l’a oublié ailleurs. Ça, c’est tout Trig.

Une dernière fois, je vérifie derrière les tombes.

« Eh ! »

J’ai rêvé ou quoi ?

« Eh ! »

Ce n’est pas un cri. Plutôt un appel chuchoté.

« Eh ! »

C’est bien ça. Un chuchotis fort. Comme lorsqu’on veut à la fois être entendu et pas entendu.

« Par ici ! »

Ça vient de la haie d'aubépines. De la Ligne interdite.

Les haies ne chuchotent pas toutes seules. Une haie, pour que ça chuchote, il faut qu'il y ait quelqu'un caché dedans.

Un nez pointe à travers un semblant de trouée. Une tête de fille. Une fille accroupie, aux cheveux du même jaune, absolument le même, que la pâte à choux crue.

Les enfants de Fennis Wick, je les connais tous. Je vais en classe avec eux depuis que je suis haute comme trois pommes. Aucun n'a les cheveux de cette couleur. Et aucun n'irait se cacher du mauvais côté de la Ligne. Jamais de la vie.

C'est une vagabonde.

Mon cœur rate un battement. Mon souffle marque une pause.

Sales. Dangereux. Sournois comme des serpents.

« Tu cherches quelque chose ? » À quatre pattes, elle se faufile en force à travers les épines, là où la haie est un peu déplumée, et se redresse sur de longues jambes maigres, des jambes de poulain.

Elle porte une robe marron criblée d'accrocs, une paire de bottes qui ont dû être rouges, et le sweat de Trig.

CHAPITRE 4



Elle sourit jusqu'aux oreilles. Il y a une petite brèche entre ses deux dents de devant.

« C'est pas trop grave, l'accident ? » Elle cale ses cheveux derrière ses oreilles. Ils se libèrent aussitôt. « La fille qui est tombée de l'arbre. Ça va aller ? »

Elle nous épiait. Tout le temps que nous étions ici, elle était là, à nous épier.

Elle insiste : « Tu es toute seule, là, maintenant ? Les autres sont partis ? »

Je jette un regard en arrière. Le bourg est trop loin. Même si j'appelais au secours, personne ne m'entendrait.

« C'est ça que tu cherches ? » Elle étire le sweat sur son buste maigre.

Maman serait furieuse que nous perdions le sweat de Trig. Il n'en a que deux.

« Je m'appelle Una. Una Opal. » Elle tend la main. Je recule d'un pas.

« Tu peux avoir ton sweat. Je vais te le rendre. » Mais elle ne fait pas mine de l'enlever. « Simplement, j'aurais d'abord besoin d'un service. C'est tout. »

De nouveau, elle cale ses cheveux derrière ses oreilles. De nouveau, ils retombent. « Ce serait bien si tu pouvais apporter à manger. Pour moi et pour mon père. Et aussi un médicament, du genre antibiotique. Il s'est fait mal à la jambe. Si tu apportes à manger et un médicament, je te rendrai ton sweat. »

Je recule encore d'un pas – et me retrouve assise sur une tombe. Je me relève comme une petite vieille.

« Oh, tu t'es fait mal ? »

Elle plisse le front comme si elle s'inquiétait vraiment pour moi. Mais ça m'étonnerait. C'est une vagabonde. Sournoise comme un serpent.

« Je ne voulais pas te faire peur, dit-elle. Je voulais seulement – je sais pas trop... Oh bon sang, je suis nulle à ça, non ? » Elle aspire une grande bouffée d'air et la relâche en soupir bruyant.

« Allez tiens, reprends-le, ton sweat. » Elle l'empoigne par le bas et le repasse par-dessus sa tête. Mais elle ne me le tend pas, ni rien. Elle se contente de le tordre entre ses mains sales. « Tu m'aideras quand même ? »

L'air est lourd. Épais à respirer.

« Si tu ne peux pas m'aider, tu veux bien promettre au moins de ne dire à personne, personne, que tu m'as vue ? » Elle serre contre elle le sweat roulé en boule. Ses yeux se mettent à briller. Comme quand on retient des larmes.

Ça pleure, les vagabonds ?